

Conférence internationale de la FECRIS – Mai 2016

Les Femmes dans les Sectes Gourelles et Victimes

Je me prénomme Nicole. J'ai aujourd'hui 59 ans et suis mère de quatre enfants. Divorcée à deux reprises, je vis seule, mais pas isolée, dans un endroit sauvage, qui correspond en tous points à celle que je suis, à celle que j'ai finalement toujours été.

Car c'est justement ce côté-là, sauvage, naturel, simple, qui m'a attirée dans la secte de Guy-Claude Burger, lui qui prônait le « retour aux sources » : manger cru en faisant confiance en son instinct, comme cela se faisait avant l'invention du feu et la sédentarisation !

A l'adolescence, j'ai fait partie du mouvement scout. J'y ai vécu mes premières expériences de liberté avec des pairs : des soirées à chanter, boire et danser autour d'un feu en pleine forêt. Mes parents étaient de fervents adeptes du scoutisme. Ils faisaient partie du groupe de la Rochelle depuis leur adolescence. S'y étaient même peut-être connus. Dans les années septante, il leur est arrivé de nous emmener camper « chez les naturistes ». Je ne sais pourquoi ils aimaient ça, se balader nus. Moi, ça, je n'aimais pas.

Lorsque j'ai assisté à la conférence de Burger sur l'instinctothérapie, mon père était assis à mes côtés. C'est lui qui avait eu l'idée de m'y emmener. Il s'intéressait depuis toujours à l'alimentation, davantage pour des questions de régulation de poids que par souci pour sa santé ou pour l'écologie. Il a trouvé intéressant, sans plus. Pour moi, ça a été la révélation. Je venais en effet de rentrer d'un séjour de deux mois au Vietnam, pays encore en guerre à cette époque. J'y avais côtoyé la misère et la faim, partout, la violence de la guerre, les dévastations qu'elle engendrait à tous les niveaux. J'avais 17 ans. A mon retour, j'étais traumatisée et déboussolée. Mais je n'avais personne avec qui parler. Si il y a une phrase de Burger qui a retenu mon attention durant cette conférence, c'est bien celle-là : manger cru calme les tensions nerveuses. Le crudivore est plus tranquille. Par ailleurs, ne manger que ce que la nature nous offre permettrait de nourrir la planète entière. La faim n'existerait plus, pas plus que la violence. La guerre n'aurait donc plus lieu d'être.

Ce raccourci peut faire sourire. Et il en a fait sourire plus d'un, j'imagine, en 1974, au moment où Burger prononçait ces mots. Pour moi, ça a été tout le contraire. Alors que je ne voyais plus comment poursuivre ma vie là où je l'avais laissée avant de partir au Vietnam, quelqu'un, cet homme à l'aspect christique, scientifique de surcroît et musicien, m'offrait une solution qui avait TOUT pour me convenir : calmer mes angoisses et ma culpabilité en me permettant d'agir, sans pour autant m'opposer aux valeurs que mes parents m'avaient transmises. J'allais pouvoir être actrice de ce mouvement qui souhaitait changer le monde grâce à une alimentation saine et à une vie simple, dans la campagne. Lorsque Burger m'a demandé si je voulais les rejoindre dans sa ferme où il vivait en communauté avec sa femme et leurs six enfants, car selon lui « je ferais bien dans le paysage », ce terme pourtant barbare, loin de me choquer, m'a fait bondir de joie : j'ai dit OUI.

Je n'avais pas 18 ans lorsque je suis entrée pour la première fois dans la grande salle de cette ferme du Gros-de-Vaud dans laquelle j'allais passer des années

difficiles. Mais je ne le savais bien sûr pas encore. Entre mes parents qui m'accompagnaient ce jour-là, et Burger, il n'avait d'ailleurs été question que d'un « stage » de six mois avant que je ne commence l'école d'infirmière de la Source à Lausanne où j'étais inscrite. L'idée de ce stage à la campagne n'avait d'ailleurs pas dû déplaire à mon père qui lisait Mao et m'avait parlé de ces jeunes Chinois qui devaient passer un an *par la terre* avant d'entreprendre, pour ceux qui le voulaient, des études supérieures. Et l'image de cette famille élargie dans cette belle nature ne pouvait que donner confiance à des parents qui préféraient cent fois savoir leur fille là plutôt que dans des boîtes de nuit à consommer exagérément des boissons alcoolisées, comme le faisait la plupart des jeunes de mon âge.

Burger a tout de suite tout compris de qui j'étais. Il a fait ce que personne n'avait fait jusque là, il m'a donné des responsabilités et sa confiance dans mes capacités à les assumer. C'était très gratifiant pour moi qui avais vécu dans l'ombre d'une mère castratrice et toute puissante. J'étais enfin quelqu'un, une personne capable sur laquelle on pouvait compter. Je me suis mise au travail d'arrache-pied. Et rapidement, j'ai fait mes preuves et suis devenue la responsable du magasin d'alimentation bio sis au sous-sol de la ferme. J'y passais le plus clair de mes journées, à la lumière des néons. Mais j'aimais préparer des commandes, emballer ces fruits et légumes que nous envoyions aux adeptes de l'instinctothérapie. Je menais cette barque chaque semaine à bon port, et les vendredis et samedis, je chargeais mon bus et partais au marché de Genève et Lausanne pour y vendre nos produits bio. Nous étions en quelque sorte des précurseurs du bien manger et du bio. Et cela me plaisait.

Lorsque la fin du stage approchait, Burger m'a proposé un autre marché : renoncer à mon école et rester avec eux en contrepartie de cours que mon donerait un adepte médecin, une sorte de formation qui me permettrait de recevoir moi-même les malades qui étaient nombreux à venir frapper à la porte de Burger pour se soigner, la plupart déçus par la médecine officielle. Cette médecine qui avait condamné Burger, atteint d'un cancer de la gorge qui s'était guéri par la nourriture crue. C'est ce qu'il m'expliqua en détail pour me faire changer d'avis. La médecine n'était pas fiable. L'instinctothérapie était la médecine de demain.

Sa force de persuasion était telle que j'ai renoncé à mes études. Je n'ai bien sûr jamais reçu la formation promise.

Et c'était justement le propre des femmes, du moins dans cette communauté. Pour Burger, les femmes n'avaient pas à se former mais à travailler. Il encourageait toujours les hommes à mener à bien leurs études. Ceux qui gravitaient autour de lui étaient bardés de diplôme : un médecin, deux mathématiciens, un biologiste, un architecte, etc.. Lui-même était physicien. Les femmes par contre étaient bonnes pour les activités ménagères, les tâches administratives, la vente, les travaux pénibles et répétitifs.

Par ailleurs, d'elles, il méprisait les formes. A partir de la puberté, mais surtout dès le moment où les hanches et les seins se développaient, son regard changeait, accompagné de remarques désobligeantes et humiliantes. Le corps des femmes, la sensualité, voire même l'érotisme semblaient le répugner. Faire l'amour avec une femme mature, et surtout si on y prenait plaisir et goût, était une forme d'échec qu'il

imputait à la femme qui, selon ses dire, faisait « tomber l'homme sur le premier plan, le plan animal, celui de la reproduction » et l'entraînait donc vers le « bas ». L'autre plan, le second, celui qui ouvrait sur « l'extrasensoriel, le spirituel », ne pouvait se vivre qu'entre personnes initiées, et particulièrement entre un homme adulte et de jeunes ou très jeunes gens.

Ainsi en allait-il des femmes, dans cette communauté. Qui, malgré le dégoût qu'il avait d'elles, devaient tout de même « passer à la casserole » comme le disait nos grands-mères, histoire de marquer leur corps pendant que ses paroles marquaient leur esprit. Ces « rapports » (encore un terme de nos aïeules), du moins ceux que j'ai vécus, étaient uniquement « formels ». L'acte était mécanique, accompagné avant et après d'une logorrhée qui masquait les déviations de l'abuseur, sa pauvreté affective, son besoin de contrôler et de dominer l'autre, etc.. Je ne suis jamais ressortie détruite de ce « passage à l'acte ». Ce n'était ni plus ni moins que ce que bon nombre de femmes vivent régulièrement avec leur conjoint, un mauvais moment à passer. Par contre, ce qu'il y avait autour était destructeur. Le fait que cet homme avait l'âge de mon père, le fait qu'il cherchait par là à m'imposer qqch, à prendre le contrôle de ma vie, son mépris, que je ne pouvais que ressentir comme totalement paradoxal avec ce qui aurait dû être un moment d'échange, de beauté et d'amour. Tout cela a dû s'imprimer très profondément en moi, subrepticement, et a eu de graves conséquences par la suite, autant pour ma vie de femme que pour celle de mes enfants, et particulièrement celle de ma fille.

On ne sort pas indemne d'un abus, qu'il soit physique ou psychique. Dans le cas des femmes de la communauté de Burger, l'abus se faisait sur les deux plans en même temps. Nos corps autant que nos esprits ne nous appartenaient plus. Burger en faisait ce qu'il voulait, contrôlant tout de nos relations (sexuelles, amicales) avec autrui, les construisant même de toute pièce pour servir ses intérêts. C'est ce qui a eu lieu pour moi avec le père de mes enfants. Burger savait qu'il me fallait un pôle affectif pour me faire rester et il a fait le nécessaire. Comme il a fait le nécessaire pour que je « fasse passer » ma première grossesse, jugeant que le moment n'était pas opportun. Comme il a fait le nécessaire pour garder le contrôle sur le père de mon premier fils et l'empêcher de partir de la communauté alors que je l'en priais. Et il a réussi, longtemps, à nous garder, dans sa prison, jusqu'à ce que sa folie, ses déviations, deviennent par trop flagrantes et finissent par alerter aussi celui qui était devenu mon mari, et que nous quittions la secte, avec nos deux très jeunes enfants, avant que ceux-ci ne tombent à leur tour dans les mains du gourou.

Après avoir écrit le livre qui raconte ce parcours dans la secte de Burger, intitulé « Sept ans sous influence », j'ai souvent entendu dire, à juste titre d'ailleurs : quelle chance que vous ayez pu en sortir ! Mais c'est une phrase que ne peuvent prononcer que ceux qui n'ont pas vécu cette expérience. Tout d'abord, en ce qui me concerne, je n'avais à l'époque pas conscience d'avoir vécu dans une secte. Personne ne parlait de communauté sectaire en 1982 au moment où nous nous sommes retrouvés seuls, mes enfants, leur père et moi. De ce fait, avant même de pouvoir exprimer quoi que ce soit à ce sujet, il aurait fallu que je puisse entendre des paroles qui me permettent de réaliser que je n'étais pas folle lorsque je souffrais, que ma souffrance était légitime et non pathologique, comme le disait le gourou. Il aurait fallu que qqn exprime la souffrance qu'il aurait ressentie s'il avait été dans ma situation, pour qu'en miroir, je puisse avoir accès à la mienne propre. Mais cela n'a pas eu lieu.

Et durant des années, cette expérience n'a pas pu être parlée, et la souffrance est donc restée installée à l'intérieur, engendrant des choix de vie qui l'ont augmentée plutôt que de la soigner. Par ailleurs, et même en étant accompagné, ce qui peut être le cas aujourd'hui pour les victimes de dérives sectaires, le processus est long et fastidieux. On a certes quitté le lieu, le gourou, les adeptes, les rituels, etc. mais on reste ligoté, influencé, soumis à des modes de pensée qui ne nous appartiennent pas et de manière si insidieuse que des années durant on peut encore vivre sous influence, sans le savoir.

Etre sorti d'une secte, comme de toute autre forme d'emprise, ne règle donc pas le problème une fois pour toute, bien au contraire. Pour se libérer, si tant est qu'on puisse le faire, il faut de la patience et de l'aide. Sans cela, sa santé psychique peut être fortement altérée, comme ça a été le cas de la première des élues de Burger une fois qu'elle a quitté la secte. Je ne sais par quel miracle j'y ai pour ma part échappé. Probablement grâce à mes enfants, qui m'ont, par leur présence, leur amour, donné envie de me battre. Grâce à eux et grâce au travail que j'ai fait sur moi, avec le temps, lorsque j'ai pu laisser émerger ce vécu à la conscience, lorsque j'ai pu l'écrire et que la vie m'a permis de rencontrer quelques être particulièrement bons qui m'ont écoutée et aidée à faire de ce traumatisme une œuvre, un récit à transmettre à mes enfants, pour que, comme le dit Boris Cyrulnik, « le fantôme rentre à la niche ». Ce fantôme qui avait hanté nos vies des années durant.

Qui hante encore la mienne, parfois. Mais plus de la même manière. Aujourd'hui, c'est avec douceur que je prends moi-même soin de ma blessure, après que j'aie enfin compris qu'aucun homme, tout aimant qu'il puisse être, viendrait pour la panser à ma place. Je l'enveloppe, je la berce, afin qu'elle se sente reconnue et placée là où elle doit l'être, à sa juste place, ni envahissante ni inexistante. En mon cœur. Partie intégrante de qui je suis.